

COMMENT ON ÉCRIRA L'HISTOIRE AU XIX^e
siècle.

LES CONTEMPORAINS ILLUSTRES,

PAR UN HOMME DE RIEN.

Vers les cinq heures de l'après-midi du mois d'octobre 1894 les glas annonçaient au monde qu'une âme avait quitté la terre. Bientôt on apprend que George McNeil vient de mourir au monastère des frères de la Trappe. Quel était donc cet homme dont la mort affectait ainsi toute une population? Un philosophe, un savant, un poète? Non c'était un artiste, le plus grand des artistes canadiens, le Chérubini de l'Amérique, qui plus tard, hélas! entra en religion.

Le célèbre artiste dont nous nous constituons le biographe, naquit à Kébec en l'an de grâce 1840, de parents pauvres, mais honnêtes. Son père, pilote de profession, sans cesse exposé aux éventualités hasardeuses de la vie de marin, disparut soudainement en 1844, avec le vaisseau qu'il conduisait à travers les écueils du Golfe, laissant son fils orphelin et sans appui. Nous nous trompons; il lui restait celui de sa mère, femme chrétienne, animée d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve.

Elle forma l'héroïque résolution de donner à son cher George une éducation brillante, afin de le mettre en mesure de tenir plus tard une haute position dans l'échelle sociale. À huit ans, il prenait place sur les bancs du Petit Séminaire de Kébec. Son aptitude et la précocité de son intelligence le firent remarquer de ses professeurs. Ses progrès furent rapides, étonnants; et la fin de chaque année scolaire était jour de bonheur pour sa mère, qui venait assister aux triomphes de son cher enfant, littéralement écrasé sous le fardeau des prix remportés sur ses nombreux concurrents. En cinq ans il compléta ses études. Mais qu'allait-il devenir dans cette nouvelle Babylonne, seul, isolé, sans protecteurs puissants, et pour toute recommandation rien qu'une bonne éducation et des talents brillants, il est vrai, mais méconnus, ignorés? Allait-il grossir le cortège des jeunes gens instruits mais désœuvrés qui pullulaient à cette époque dans la cité de Kébec?

Laissons-le parler, nous verrons ce qui en advint. "Un jour, écrit-il quelque part dans ces mémoires, je me promenais seul et triste, me demandant avec désespoir ce que j'allais devenir. Je ne voyais rien dans le présent, rien dans l'avenir; aucune perspective d'une carrière honorable s'offrait à ma pensée, quand, tout à coup, je fus tiré de ma triste rêverie par les accords harmonieux de plusieurs instruments. Une pensée surgit à mon esprit. Ma vocation était trouvée. Artiste, oui; j'allais devenir artiste."

Le lendemain il frappe à la porte d'un maître de bande, il prie, supplie, sollicite ce dernier, de lui donner gratis des leçons de musique. Enfin le professeur cède à son insistance, mais à condition qu'il deviendra membre actif dans son corps de musique. Il agréa; le triangle lui fut donné.

Pendant trois longues années, il étudia sous ce professeur charitable qui lui enseigna en outre les premiers éléments du piano. Aucun obstacle ne l'arrêta et bientôt Kébec comptera une illustration de plus.

"Je m'étais juré en me prenant la main, disait-il, à ses amis, de me créer une position, et je tenais à gagner ma gageure. En 1862, il put réaliser sa noble ambition, il exécuta sur le piano, au théâtre royal, devant un auditoire d'élite, "le Carnaval de Venise." Son succès fut immense. Un morceau ou plutôt un chef-d'œuvre d'harmonie "La Vivandière" qu'il composa en 1863 mit le comble à sa renommée, et le sacra artiste. Sa réputation s'étendit d'un pôle à l'autre et le Czar de Russie, grand amateur de musique, lui fit des offres magnifiques qu'il fut sur le point d'accepter. Mais ses compatriotes s'émurent, des listes de souscriptions furent ouvertes dont le produit fut versé entre les mains de notre Orphée National, ce qui lui fit rejeter les offres du Czar. En 1868 il devint l'organiste de St. Coloman aux appointements de 3,000 piastres par an. Quoique recherché partout, surtout par les mères empêtrées de leur progéniture, il y restait insensible.

Sa noble tête inclina à droite et ses beaux yeux qui faisait le désespoir des belles, plongeant constamment dans le vague de l'infini, révélait le penseur profond. Une seule pensée absorbait tout son être: sa mère, qu'il entourait de soins et de considération. Sa vie fut pourtant traversée par un nuage. Une jeune fille du nom de Victorine, entreprit de le séduire, elle n'y réussit que trop. Mais cette passion dura peu. Il revint de cet égarement momentané et se livra tout entier à son art. En 1873 il devint, à sa sollicitation, membre honoraire d'une association musicale, dite académie des ânes. Dans la même année il composa et fit jouer plusieurs partitions d'opéras, qui le haussèrent dans l'estime de ses concitoyens dont l'admiration ne connut plus de bornes.

La perte de sa mère et une chute de cheval qui fit en 1876, affaiblirent sa raison, on le plaça dans une maison de santé. La raison lui revint trois ans plus tard. La solitude avec l'âge inclina sa pensée à la dévotion et en 1882, il entra sous le nom de frère Augustin, au monastère de la Trappe, établi dans le township Langovin. Là il faisait rudement pénitence du matin au soir. Deux ans après le directeur mourut et frère Augustin fut nommé son successeur à l'unanimité comme le saint le plus agréable devant Dieu. Le mois d'octobre 1894 vit la fin de ce grand homme. Il mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Le retard que nos lecteurs ont éprouvé dans l'envoi de notre journal est dû au changement de domicile.

Scène au Palais de Justice à la Malbaie.

00000

L'huissier, le cou emprisonné dans un faux col blanc comme la neige, souriant de bonheur rougeau, grassouillet, enfin beau, si beau qu'on dirait un bouquet dans une feuille de papier blanc, déclare la séance ouverte.

La première cause appelée est celle de deux individus qui ont eu noise ensemble.

Le plaidoyer commence.

Charles, avocat de l'accusé: Son Honneur voudra bien comprendre (il se prend la moustache) que l'individu en question [il toussé] est un sacripain de première force. [Il consulte les plis de sa cravate], Son Honneur voudra bien me permettre d'interrompre la question pour lui faire remarquer que déjà deux fois l'huissier audiencier a laissé la salle pour aller je ne sais où! (il tire la langue) Son Honneur ne répond pas.

Charles continue; je le répète l'individu, en question est un sacripain; l'action qu'il a faite là le met au rang des traîtres, au rang de ceux qui sans honte s'en vont dans les ombres de la nuit percer d'un poignard acéré.....

Il s'interrompt de nouveau, et dit; Je suis énormément surpris de voir que l'huissier audiencier n'est jamais dans cette salle: à toute minute il disparaît.

Son Honneur. L'huissier n'est pas obligé de rester incessamment dans cette salle.

Charles. Permettez, son Honneur, L'huissier, j'en suis parfaitement convaincu, doit rester sur son siège tant que dure le procès.

Son Honneur.—Je ne puis empêcher monsieur de sortir.

Charles—d'un air noble et inspiré. Comment quand il s'agit, peut-être, d'un emprisonnement de trois ans sur mon client, l'huissier ne restera pas ici. Qu'est-ce un huissier? L'huissier n'est-ce pas celui qui tient le glaive suspendu sur la tête des accusés, sainte et noble mission! Oui je le répète, l'huissier doit rester car sa présence comporte un intérêt grand comme..... le monde.

Il s'ensuit une discussion des plus chaleureuses.

À midi le procès était fini; Charles avait perdu.

Les lecteurs, je suppose, brûlent de savoir le mot de l'énigme. Eh bien, le voici. Charles avant la séance avait acheté à l'unisson avec l'huissier une bouteille de liqueur de..... sirop. Et voyant l'huissier disparaître si souvent de la salle, il présentait que c'était dans le but d'aider maîtresse bouteille; cela ne lui allait pas, car qui lui disait qu'après la séance l'huissier n'aurait pas tout bu? Et l'horizon de Charles s'assombrissait, il se décourageait, il voulait par un suprême effort empêcher l'huissier de sortir. Voilà le mot de l'énigme!

Pauvre et ridicule défenseur de l'opprimé!!!

Un Anneur.